

IN MEMORIAM GEORGES MOLINIÉ

Stéphane Macé

Presses Universitaires de France | « Dix-septième siècle »

2014/4 n° 265 | pages 585 à 586

ISSN 0012-4273

ISBN 9782130628842

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2014-4-page-585.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

In Memoriam Georges MOLINIÉ

Le xvii^e siècle véhicule parfois – bien à tort – une image peu flatteuse d'austérité empesée, que l'institution scolaire a singulièrement accentuée. Nul sans doute n'a davantage lutté contre cette représentation glaçante que Georges Molinié.

D'abord, il y avait l'homme : son sourire immense, son charisme, sa générosité, son humanité. Toutes ces qualités faisaient de lui, nécessairement, un *asseur*, un formidable ambassadeur des études classiques. Il était animé d'une telle énergie qu'il était la dernière personne que l'on eût pu imaginer malade. Même gravement atteint, il a continué de lutter, courageusement, pendant trois ans, accompagnant ses derniers disciples (comme il se plaisait à les appeler) jusqu'à leur soutenance, assumant jusqu'au bout son deuxième mandat de Président de la Sorbonne.

Né en 1944, il a fait partie de cette génération des grands pionniers qui ont eu le courage de défricher des terres immenses, souvent avec des moyens dérisoires : il m'a souvent raconté les longues journées passées à la bibliothèque de l'Arsenal à parcourir les épais répertoires manuscrits – le fonds n'était pas encore bien catalogué –, puis à lire avec ferveur les textes alors à peu près inconnus qui allaient constituer le substrat de sa grande thèse, *Du roman grec au roman baroque*, fruit de ses années d'assistant à la Sorbonne (1970-1979). On y retrouve l'amour du philologue et de l'agrégé de Lettres pour le monde antique, et singulièrement pour la Grèce ; son attachement à l'Espagne – si liée à son histoire personnelle – à travers les grands modèles du Siècle d'Or ; son appétit pour la découverte, qui allait des très grands textes un peu négligés (comme *L'Astrée*) aux auteurs alors beaucoup plus confidentiels : Gomberville, Camus... On lit aussi dans ces pages un goût certain pour la modélisation théorique, qui allait l'amener tout naturellement vers la langue française et la stylistique.

Après une dizaine d'années passées à Toulouse (l'Espagne, toujours elle, y « pousse un peu sa corne ») où Georges Molinié gravit les différents échelons de la carrière universitaire, il revient en 1988 comme professeur à la Sorbonne, sa « maison ». Ce sont là des années intenses où de nombreuses publications viennent durablement asseoir l'autorité de Georges Molinié dans le domaine des études stylistiques : les *Éléments de stylistique française*, le petit *Que-sais-je ?* d'apparence modeste mais auquel il tenait tout particulièrement, le *Vocabulaire de la stylistique* écrit en collaboration avec Jean Mazaleyrat – qui, par une cruelle ironie du sort, nous a également quittés récemment et que je tiens à associer à cet hommage –, le *Dictionnaire de rhétorique*. Ce sont là davantage que de simples manuels : des ouvrages véritablement majeurs où s'affirme une pensée puissante, personnelle, faisant déjà *système*. À la vocation pédagogique se conjuguent de

vrais *choix* – comme celui de privilégier, au détriment peut-être de la rhétorique latine, l'héritage grec (celui d'Aristote ou de Longin – puis de Boileau). De cette ambition théorique, nul ouvrage ne rend sans doute si bien compte que *Sémiostylistique, l'effet de l'art* : il constitue à mon sens la clé de voûte de ce vaste édifice intellectuel que nous lègue Georges Molinié. Au-delà de la synthèse théorique, il ouvre de larges perspectives vers ses principaux centres d'intérêts – ceux qui formaient la basse continue de son séminaire de stylistique, auquel assistait année après année une véritable *foule* d'étudiants, sans cesse renouvelée : la question de l'art et du ressenti esthétique, celle de la séduction et de ses troubles (avec bien sûr, au centre, le *Dom Juan* de Molière), celle de la pensée du religieux, celle de la monstruosité nazie. Préoccupations lourdes de sens – et plus encore lorsqu'on les met mutuellement en tension –, véritables hantises sans doute, qui contrastaient avec l'allure si dégagée d'un homme naturellement sympathique et tourné vers les autres, mais en réalité extrêmement pudique, réservé, secret. Profondeurs de l'apparence, comme disait Claude-Gilbert Dubois...

Georges Molinié aimait prendre des risques : rien ne lui faisait davantage horreur qu'une pensée sèche, stabilisée, stérile. « Bétonnée », c'était son mot. Il avait, par contraste, une manière de penser particulièrement agile, souvent surprenante, éminemment réactive. La somme de ses écrits est considérable, précisément parce qu'il savait *oser* : de là la forme d'un grand nombre d'articles, brefs, incisifs, neufs. Il est peu d'auteurs – et singulièrement du xvii^e siècle – qu'il ait véritablement ignorés. C'est à ce large empan intellectuel qu'il a dû, très tôt, la reconnaissance institutionnelle : celle de l'UFR de Langue française qui en fit son directeur, puis celle de la Sorbonne tout entière qui lui fit l'honneur de l'élire, par deux fois, à la présidence (1998-2003 et 2008-2012). En retour, Georges Molinié a beaucoup donné, beaucoup offert. À ses étudiants, d'abord : même au cœur de ses mandats les plus lourds, il a toujours tenu à assurer une charge de cours – au moins ce séminaire auquel il tenait tant. Mais aussi à son établissement, auquel il a su donner un rôle pilote dans la constitution du pôle Sorbonne-Universités. Il a mené ces combats avec résolution et courage, y compris lorsqu'il fallut lutter pour la défense de l'institution contre des menaces dont il avait, avant tout autre, perçu l'extrême gravité : il s'est alors engagé avec la force de la détermination, sans préoccupation d'intérêt, de toute sa personne.

La Société du xvii^e siècle a elle aussi bénéficié de cette incroyable énergie : prenant la suite de son ami Roger Zuber, Georges Molinié a dirigé la revue *XVII^e siècle* de 1997 à 2001, avec l'appui d'une équipe largement féminisée (c'était aussi l'un de ses grands combats). C'était là une fonction idéale pour faire partager sa vision généreuse refusant le traditionnel cloisonnement baroque-classicisme ou l'enfermement étroitement hexagonal : il préférerait penser le baroque comme un vaste mouvement européen, concernant toutes les formes d'art et de pensée, et dont le classicisme français ne serait qu'un moment de géniale « crispation ». C'est là un héritage dont notre revue, résolument interdisciplinaire et ouverte vers l'étranger, peut être particulièrement fière.

Stéphane MACÉ